

Djidjelli (Igilgili, Jijel)

P. Salama



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2193>
DOI : [10.4000/encyclopedieberbere.2193](https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.2193)
ISSN : 2262-7197

Éditeur

Peeters Publishers

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 1995
Pagination : 2469-2476
ISBN : 2-85744-828-7
ISSN : 1015-7344

Référence électronique

P. Salama, « Djidjelli », *Encyclopédie berbère* [En ligne], 16 | 1995, document D77, mis en ligne le 01 juin 2011, consulté le 21 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2193> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.2193>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2021.

© Tous droits réservés

Djidjelli

(Igilgili, Jijel)

P. Salama

- 1 Dans l'univers djidjellien, deux mondes se conjuguent : un monde maritime, à vocation méditerranéenne ; un monde rural, profondément enraciné dans les reliefs du Nord Constantinois. Ajoutons à cela une petite plaine côtière, la seule de Kabylie orientale à présenter quelque dimension, et nous connaissons par avance le destin d'une cité promise à l'essor ou à l'isolement suivant les caprices de l'histoire. Alternances de fortunes, célébrité, oublis, mystères même, telle apparaît aujourd'hui la personnalité historique de Jijel.
- 2 La ville souffrit toujours des difficultés naturelles de communication avec le centre Constantinois. La situation géographique de Jijel, débouché incertain d'un hinterland montagneux au sous-sol pauvre, et bien que remarquablement arrosé, ne permit jamais à la ville de dépasser le stade d'une économie forestière locale.
- 3 Le nom même de la ville n'est pas éclairci. C'est dans l'antiquité pré-romaine, puis romaine, qu'il faut se replonger pour en découvrir l'origine : Igilgili. A première vue, la consonance paraît être plus sémitique que berbère. Le préfixe « I » semble toujours traduire, dans les toponymes phéniciens, la présence d'îlots sur un littoral. Le radical « Gilgil », signifiant « cercles de pierres », se retrouvera par exemple dans Gilgal, nom de plusieurs villes palestiniennes bibliques. Très conjecturalement, ce « cercle de pierres » se concrétiserait à Igilgili dans la ligne d'écueils en arc de cercle sur laquelle s'enrocha, à la fin du XIX^e siècle, le môle Nord du port, ou bien même dans le « petit havre » quasi-circulaire qui flanque vers l'Ouest le quartier de la citadelle. Et quant à la terminaison en « i » du nom de la cité, on se demande si elle ne traduit pas une pure adjonction latine, ou même berbère. Avec l'arabisation du Maghreb, le toponyme subit une première altération. On le prononça Djidjel. Cette phonétique arabe n'était que très naturelle. Eut-on laissé au nom son « i » final, que l'on eût inévitablement confondu le toponyme avec son ethnique, c'est-à-dire l'appellation de la ville avec celle de ses habitants.
- 4 Comment, par la suite, a-t-on pu revenir à la forme Djidjelli ?

- 5 Il s'agit de l'intervention d'un accent italien. Dès le XII^e siècle, en effet, Jijel, s'éveilla à la navigation méditerranéenne par l'intermédiaire des Siciliens, puis des Pisans et des Génois. Au nom arabe, sans voyelle terminale, on ajouta un « i » final, indépendant, d'ailleurs, de la tradition antique, depuis longtemps perdue. Mais comme l'« oreille » européenne n'est pas toujours très fidèle à la prononciation arabe, on commença par transposer le nom en Gigéri, et peu à peu, en Gigelli ; la phonétique italienne, on le sait, rend le son « J » ou « DJ » par un « G ». L'orthographe française recueillit telle quelle cette leçon, et l'on écrivit, par exemple à l'époque de l'expédition de Louis-XIV, Gigeli ou Gigeri, ou même Gigeri, par un anoblissement classique !
- 6 – Parfois même, on transposa le ζ arabe en « Z », et cela donna Zigery ou Zizery. Mais, à la longue, la phonétique italienne triompha, et les Français écrivirent définitivement Djidjelli.
- 7 La civilisation berbère ancienne n'ignore pas la région de Jijel. Les dolmens*, ces tombeaux remontant à la protohistoire, n'y sont pas absents. On en retrouve un certain nombre, soit en direction de Collo, soit dans les environs d'El Aouana (ex Cavallo).
- 8 Mieux connue, la colonisation maritime carthaginoise est probablement à l'origine de la création de la ville elle-même. Fidèle aux traditions de ses ancêtres phéniciens, Carthage essaima le long de la côte maghrébine un nombre indéfini de comptoirs jalonnant sa navigation jusque dans l'Atlantique. Un mouvement de cabotage incessant les alimentait. D'ailleurs, la plupart des ports modernes du Maghreb en sont issus. Sur le site où fut fondée Igilgili, on pouvait disposer de plusieurs mouillages : l'anse des Beni Kaïd, ou bien le « Petit » et le « Grand » hâvres, ainsi dénommés plus tard par l'expédition française du XVII^e siècle. Tous ces abris se trouvaient pareillement garantis des vents d'Ouest, prédominants en hiver, mais beaucoup moins des vents du Nord ; et l'aménagement du port moderne sur l'emplacement du « Grand Hâvre » à la fin du XIX^e siècle, exigea d'extrêmes précautions. A vrai dire, on n'a pas retrouvé de traces de la cité punique elle-même. Tout laisse à penser qu'elle s'abritait sur la petite presqu'île rocheuse formant le noyau du Jijel traditionnel.
- 9 Sans doute atteignait-elle quelque dimension, à en juger par l'importance des nécropoles qui s'échelonnent sur près de deux kilomètres à l'Ouest de cette presqu'île. Le matériel céramique qu'on en a extrait précise la chronologie d'occupation du site, entre le IV^e et le II^e siècles avant J.-C. Dans cette même zone, on trouva jadis quantité de coquilles de murex à pourpre. Igilgili exportait peut-être cette précieuse marchandise à l'étranger.
- 10 Avec les Romains, l'esprit change. On ne se contente plus de comptoirs côtiers ; il s'agit désormais d'un plan d'occupation générale de la Maurétanie où chaque élément doit tenir son rôle. Consciente de l'importance stratégique des ports, la politique romaine, dès le dernier quart du premier siècle av. J.-C, inclut notre cité dans son programme. Igilgili deviendra, avec Saldæ (Bedjaia), Rusazus (Azef-foun), Rusguniae (Cap Matifou), Gunugu (Gouraya) et Cartennas (Ténès) le premier point de débarquement et le premier jalon de romanisation du pays, prévu par l'empereur Auguste. Cette *Colonia Augusta*, nous la connaissons malheureusement très peu. On ignore, en particulier, le nom de la légion romaine qui en fournit les habitants. De rares vestiges donnent une idée de sa structure urbaine : quelques restes de jetées couvrant le côté Est de la rade ; quelques vestiges d'enceinte, de thermes à la base de la presqu'île, d'aqueduc vers le Sud, de carrières vers l'Ouest ; quelques épaves de mosaïques. Tout a complètement disparu de nos jours. Comme à l'époque moderne, le territoire des tribus rurales confinait aux

portes mêmes de la ville. En 128 ap. J.-C, une forteresse, le *Castellum victoriae* limitait, à l'entrée d'Igilgili, la tribu berbère des Zimises. Les Romains intégrèrent Igilgili dans le réseau des routes et ports destinés à vivifier la vie administrative, militaire et économique du pays. On admire encore la hardiesse avec laquelle, défiant l'hostilité de massifs montagneux forestiers et quasi-impénétrables, les voies romaines relient Igilgili à Cirta (Constantine) et Sitifis (Sétif). Vers la fin du IV^e siècle ap. J.-C, la vocation stratégique de la ville se manifestait encore. Le Comte Théodose y débarquait le corps expéditionnaire qui devait écraser quelque temps plus tard la célèbre insurrection du chef maure Firmus.

- 11 Mais il est certain que l'affaiblissement progressif de la domination romaine facilita la libération des populations berbères montagnardes de Kabylie orientale qui recouvrèrent peu à peu leurs habitudes ancestrales de luttes tribales. Tout devait être accompli dans la seconde moitié du V^e siècle.
- 12 On ne sait presque rien d'Igilgili, du V^e au VII^e siècles. L'invasion vandale ne s'y arrêta pas. Aucun vestige des VI^e et VII^e siècles n'est parvenu jusqu'à nous, mais il est vraisemblable qu'à cette époque les Byzantins purent occuper la ville. Ils n'eussent peut-être pas négligé l'intérêt stratégique d'une telle place maritime.
- 13 Enveloppés de ténèbres également, les premiers temps de la conquête arabe. Rien en dehors d'un passage du géographe Al Yacoubi qui mentionne à peine l'existence de la ville à la fin du IX^e siècle. Et puis, brutalement, l'histoire de Jijel se confond avec celle des Kutâma. Cette tribu célèbre, subdivisée en dizaines de clans, occupait la plus grande partie de la Kabylie orientale, refuge naturel inaccessible compris, entre l'arrière-pays de Bédjaia et celui de Mila. On sait comment le da'i* Abou Abdallah*, homme d'action d'Ubayd Allah, mahdi des Chiites, souleva ces Berbères islamisés et les entraîna à la conquête de l'émirat Aghlabide de Kairouan qu'ils écrasèrent, donnant naissance à la nouvelle dynastie des Fatimides. Le site d'lkjan, désigné par l'historien Ibn Khaldoun comme le lieu de prédication d'Abou Abdallah, n'est pas encore définitivement localisé. On l'a généralement placé à proximité de Beni Azziz (Chevreul), entre Jijel et Sétif, mais, en dernière analyse, il faudrait le rapprocher beaucoup plus de la ville de Mila. Je m'étonne que l'on ait pas encore songé à le rechercher vers la vallée de l'Oued Ikjana, précisément à mi-chemin entre Jijel et Mila. Vers la fin du X^e siècle, le géographe Al Muqaddasi mentionne encore la ville de Jijel. Une centaine d'années plus tard, le géographe El Bekri, utilisant des documents plus anciens, note que la ville est « maintenant habitée » (ce qui implique un abandon antérieur, difficilement datable), qu'elle renferme « quelques débris d'anciens monuments » et que les minerais de cuivre des montagnes kétamiennes sont transportés en Ifrikiya et ailleurs.
- 14 Toute cette période, cependant, ne fait point état de relations extérieures. Or, dans la seconde moitié du XI^e siècle, les puissances chrétiennes d'Occident amorcèrent leur renaissance maritime. L'histoire de Jijel allait appartenir désormais au monde méditerranéen. L'initiative vint d'abord de Sicile. Cela n'est guère surprenant. Depuis une haute antiquité, la possession du détroit de Sicile constituait l'atout majeur de la liberté ou de la fermeture des navigations en Méditerranée Occidentale. Les Carthaginois, maîtres des deux rives, en avaient contrôlé autoritairement le passage. Les Romains leur ravirent ce privilège. Les Arabes, avec l'occupation de la Sicile, rétablirent l'équilibre à leur profit. Il était inévitable que les nouveaux maîtres de l'île, les Normands, fussent attirés, réciproquement, par les côtes d'Afrique. Au milieu du XII^e siècle, leur puissant roi Roger II lança contre les royaumes maghrébins de nombreux

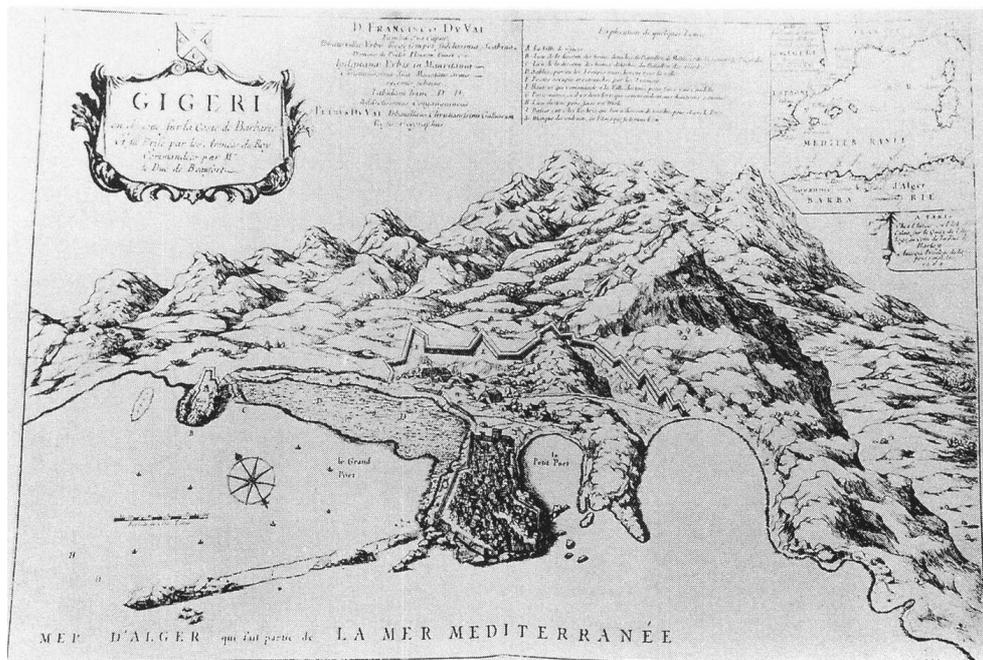
raids maritimes destinés à contrôler plusieurs places-fortes. C'était le temps où Zirides et Hammadites, dynasties parentes et ennemies, se partageaient le Maghreb central. Or, l'émir Hammadite de Bédjaïa, Yahia Ibn El Aziz, s'était fait bâtir à Jijel un palais où, d'après la tradition, il abritait ses débauches. Peu indulgent envers ce chef d'Etat, Ibn Khaldoun nous le présente, en effet, comme « mou et efféminé par l'amour de la chasse » pendant que le royaume se dissolvait. En l'année 1143, la flotte chrétienne de Roger II de Sicile, commandée par le célèbre amiral Georges d'Antioche, se présenta devant Jijel, dont les habitants s'enfuirent vers les campagnes et les montagnes voisines. Les Francs (entendons : les Normands), étant entrés dans la ville, la détruisirent complètement et mirent le feu au château de plaisance que l'émir Yahia s'était fait construire. Après cet exploit, ils s'en retournèrent chez eux. En réalité, l'occupation normande fut moins éphémère. Les Djidjelliens édifièrent une forteresse dans les montagnes environnantes, et chaque été, à l'arrivée de la flotte sicilienne, nous révèle le géographe El Idrisi qui écrivait précisément pour le roi Roger II, ils s'y réfugiaient, ne laissant dans la ville que quelques hommes et quelques marchandises. Les Normands, en revanche, profitèrent des échanges commerciaux.

- 15 Le pays, fertile, nous confie Idrisi, produisait abondamment céréales, beurre et miel, la mer était très poissonneuse, et la navigation jouissait de deux ports : l'un au midi, très grand mais d'accès périlleux, nécessitant le concours de pilotes, l'autre au nord, Marsa l'S'ara, petit mais parfaitement sûr et calme comme un bassin.
- 16 Un système routier, empruntant peut-être d'anciennes voies romaines, reliait Jijel à Constantine en quatre journées de marche, Collo en deux journées, Bédjaïa en deux journées également. Mais ces voyages à travers des territoires hostiles présentaient toujours de sérieux dangers. En vérité, les relations maritimes des royaumes maghrébins et des puissances chrétiennes, Normands de Sicile et Italiens pour l'instant, devenaient de plus en plus complexes. Opérations commerciales et militaires s'entremêlaient ; courses et contre-courses animaient désormais quotidiennement les eaux méditerranéennes. Certes, le port de Bedjaïa, remarquablement abrité, centralisait les opérations régionales, mais celui de Jijel, véritable satellite, en eaux moins sûres, échappait peut-être mieux aux représailles ennemies. Les deux positions jouissaient, du moins, d'un même avantage car la proximité de massifs forestiers leur procurait en abondance de précieux bois de construction nautique. On peut dire que l'installation de dynasties maghrébines puissantes comme celle des Almohades, au milieu du XII^e siècle, puis des Hafsides, Abdelwadides et Mérinides, au siècle suivant, renforça considérablement les activités commerciales italiennes dans les ports nord-africains.
- 17 Mais des compétitions économiques féroces divisaient ces républiques italiennes. Nous apprenons ainsi qu'à la fin du XIII^e siècle, les Pisans monopolisaient tout le trafic chrétien dans le port de Jijel. Un navire vénitien qui osa y embarquer un chargement de laine fut impitoyablement arraisonné par la flotte de guerre génoise. Gênes élimina progressivement de la côte nord-africaine tous vaisseaux pisans ; des franchises lui furent reconnues alors à Jijel par le sultan de Bedjaïa*, plus ou moins dépendant lui-même des Hafsides de Tunis. Mais un inquiétant compétiteur veillait. Depuis quelques années, le roi d'Aragon Pierre III nourrissait de sérieux projets d'occupation de toute la côte algérienne comprise entre Jijel et Bône. Repoussé dans sa tentative contre Collo* en 1282, il conclut habilement avec l'autorité de Bedjaïa deux traités de commerce lui conférant des avantages sur le littoral de la Petite Kabylie. Le commerce djidjellien se

trouva désormais partagé entre Gênois et Aragonais. Or, les Iles Baléares relevaient, du royaume d'Aragon. On vit donc les Majorquins s'affairer, peut-être plus que tous autres, dans le port de Jijel.

- 18 Ils y chargeaient fréquemment des cuirs, laines et peaux. Les Gênois, cependant, paraissent avoir tenu solidement la position : maîtres du commerce constantinois pendant tout le xv^e siècle, ils s'installaient militairement à Jijel à la veille même de l'occupation turque. Etrange fortune que celle d'une ville promue par hasard à un rôle de premier plan ! L'installation des « frères Barberousse » à Jijel n'était guère prévue. Au service des sultans Hafsides de Tunis, Aroudj* et Kheir ed Din n'eurent d'abord pour mission que d'enlever la ville de Bedjaïa, aux mains des Espagnols depuis 1510. En 1512, ils échouaient une première fois. Prudents, ils s'installaient à proximité, en vue d'un second assaut. Telle fut la cause de leur conquête de Jijel en 1514. Forts du concours du marabout local, Si Ahmed Ben El Kadi, ces deux corsaires anéantirent la garnison génoise et fortifièrent la ville à leur profit. On sait la suite. Aroudj, repoussé encore devant Bedjaïa, s'installa à Alger, sur la demande des habitants. Il devait être tué deux ans plus tard dans une expédition en Oranien (1518). Kheir Ed Din, cependant, demeurait à Jijel ; et comme une disette y affamait la population, il partit en mer, captura plusieurs chargements de grain qu'il prodigua aux malheureux. Ce miracle lui valut dans la ville une éternelle estime. Expulsé d'Alger de 1520 à 1525, il put alors retrouver refuge dans sa base de départ et songeait même à en faire sa capitale lorsque les événements le rappelèrent à Alger, cette fois définitivement. En récompense de l'aide qu'ils avaient fournie, les Djidjelliens furent, pour toujours, exemptés d'impôts envers le régime turc. Par chance, un témoin de ces événements, le géographe Léon l'Africain, nous renseigne sur la situation de la ville. On y trouve, dit-il, « près de cinq cents feux et les maisons en sont très belles. Les hommes sont vaillants, généreux et fidèles. Tous sont cultivateurs, mais leurs terrains sont âpres et ne sont bons que pour l'orge et pour le lin, comme pour le chanvre qui pousse ici en grande quantité. Il y a également beaucoup de noix et de figues que l'on transporte à Tunis sur les petits bateaux. Ce tableau champêtre ne saurait nous éloigner des réalités de l'époque : l'ère des grandes canonnades commençait. Nourrie d'opérations corsaires, mais également de rapports commerciaux pacifiques, l'Algérie turque venait d'entrer dans l'histoire mondiale. On est peu renseigné sur le rôle que Jijel put tenir dans ces guerres de course. Sans doute y prenait-elle quelque intérêt puisque, par représailles, en 1611, une flotte espagnole commandée par le marquis de Santa Cruz, incendia la ville. Toutefois, la célébrité de Jijel dans le monde occidental, et dans l'histoire générale, tint à un épisode spectaculaire : sa résistance aux armées de Louis XIV en 1664. L'expédition contre la ville avait eu des causes multiples. Le désir de la France, depuis Mazarin, de s'assurer sur les côtes du Maghreb une base permanente, utilisable à la fois contre Alger et contre Tunis, pour protéger la route maritime du Levant ; l'avantage de saisir un maximum d'esclaves « barbaresques » qui iraient grossir les chiourmes royales ; la position personnelle de Colbert, attentive au succès de la Compagnie d'Afrique ; la gloire du monarque, surtout, ne souffrant point d'injures ou cherchant à détourner vers des victoires exotiques le mécontentement populaire français ; tout s'associait pour une grande démonstration de puissance. Les détails de l'expédition de « Gigeri » nous sont bien connus.

Djidjelli en 1664, estampe de Du Val. D'après l'Iconographie de l'Algérie



- 19 Le commandement suprême appartenait au Duc de Beaufort, petit-fils naturel d'Henri IV, et chef de guerre dont le renom dépassait la valeur. L'amiral Duquesne commandait la flotte. L'infanterie de débarquement dépendait du Comte de Gadagne, le génie, du Chevalier de Clairville, lequel avait préalablement reconnu les lieux. Après avoir hésité entre « Bougie, Stora, Bôna ou Gigeri », on s'était décidé pour ce dernier point. Au soir du 22 juillet 1664, le corps expéditionnaire français, fort de près de sept mille hommes, prenait terre dans le « Grand Hâvre » à l'est de la presqu'île de Jijel, persuadé que les habitants abandonneraient le parti turc pour soutenir le roi de France. La désillusion fut rapide : les « Cabelles » (comprendons : Kabyles) accueillirent les Chrétiens à coups de canon, et s'exprimèrent tout au plus, par la voix d'un des leurs, de la façon suivante : « Je m'étonne que des hommes qui peuvent faire bonne chère, qui sont bien vêtus et qui ont de l'argent, viennent dans un pays où les bonnes choses sont si rares, où l'on ne trouve rien à gagner. Nous sommes à moitié nus, à peine avons-nous de quoi manger ; mais tous, nous aimons la guerre, nous y sommes habitués, et quoi qu'on vous dise, vous l'obtiendrez jamais la paix. Partez donc, et cherchez un autre pays où vous puissiez faire une guerre plus avantageuse ».
- 20 La ville une fois prise, les travaux de fortification furent mal conduits et traînèrent en longueur. De graves dissensions divisèrent le commandement. Des renforts de Janissaires eurent le temps d'arriver d'Alger, mettant le comble au désarroi. Les soldats français malades et affamés, disaient déjà tout haut « qu'ils allaient se faire turcs ». Le 31 octobre, il fallut remettre à la voile, abandonnant sur la plage nombre de blessés et un important matériel de guerre.
- 21 L'échec reçut en France un accueil méprisant. On chercha des responsables. A la cour, le « clan des dévôts » se déchaîna contre Colbert. Le roi lui-même n'échappa point aux pamphlets, témoin ce « Cid enragé » parodiant les fameuses stances de Corneille :

Je voy mes desseins avortés
Par une conduite imprudente,

Je voy l'Afrique triomphante
 D'un roi que jusqu'ici rien n'avait pu dompter

- 22 Louis XIV prit le parti d'étouffer une affaire peu glorieuse pour son règne. Deux ans plus tard, tout était oublié ; une croisière favorable du Duc de Beaufort, triomphant de corsaires barbaresques devant Tunis puis Cherchel, permit de signer avec Alger un traité d'amitié. Une garnison turque se maintint désormais à Jijel dans la vieille tour génoise, mais étroitement surveillée par les tribus voisines. Suivant une formule politique qui fit ses preuves à longueur de siècles, les marabouts locaux, investis par Alger d'une grande autorité temporelle, assumèrent le pouvoir dans la région. Ce fut l'ère djidjellienne des « grandes familles » : au XVII^e siècle, les Oulad Sidi Aïssa Ben Sidi Moumen, les Oulad Sidi Ali Ben Mohamed Chérif ; au XVIII^e siècle, les Oulad Sidi Abdel Ouahab Ben Sidi El Mihoub, les Oulad Sidi El Aribi, le Oulad Sidi Touati, les Bou'Arour, les Moula Chokfa, et enfin les Oulad Amokran. Ces derniers, descendants de Sidi-Ahmed Ben Abder-rahmane qui avait fondé au XVI^e siècle un véritable petit royaume autour de la Kalaa des Beni Abbès, entre les plateaux sétifiens et la vallée de la Soummam, sont plus connus dans l'histoire sous le nom de Mokranis.
- 23 Vers 1740, des bois de qualités supérieure à ceux des forêts de Bedjaïa ayant été découverts chez les Beni Four'al, dans l'arrière pays de Jijel, cette ville fut assignée comme résidence par les Turcs à un membre important des Amokran : El Hadj Ahmed el Mekki, personnage vénérable, nanti de privilèges et spécialement chargé de plusieurs missions de confiance : transport des convois de bois, des peaux de fauves et même des soldes militaires au profit du pouvoir central. C'est dans ce contexte que devait éclater la terrible insurrection de 1803 dont Jijel fut le centre. Le soulèvement, fomenté contre les Turcs par un fanatique marocain Bou Dali Hadj Mohammed Ben El Harche, y renversa d'abord la puissance des Oulad Amokran, gagna de proche en proche toutes les tribus montagnardes de Kabylie orientale et se fixa comme objectif la prise de Constantine, et, qui sait ? Peut-être celle d'Alger. Osman le Borgne, Bey de Constantine, accouru à la hâte, tomba dans une embuscade et fut massacré avec ses troupes. Les Turcs, désorientés, ne purent éliminer Bou Dali et ne rétablir la situation qu'en 1807.
- 24 L'histoire de Jijel pendant ces événements est pleine de saveur. Le pouvoir de fait y appartient au Kouloughli Ahmed Ben Dernali, ancien canonier de la marine officielle, qui organisa une véritable petite république corsaire autonome, faisant régner la terreur sur toute la côte de l'Algérie Orientale. Les exploits du « pirate de Gigelli » devinrent même si célèbres que l'autorité d'Alger dépêcha, pour y mettre fin, le plus valeureux corsaire de l'époque, le Raïs Hamidou en personne. Mais celui-ci se ridiculisa devant Jijel par la maladresse de son tir et dut s'en retourner bredouille ! Avec la répression du soulèvement kabyle, tout rentra finalement dans l'ordre. Le jeune marabout Sidi Mohamed Amokran reprit ses droits. L'heure des grandes canonnades avait vécu.
- 25 On retourna aux traditions. L'instinct rural tempéra peu à peu l'esprit d'expansion maritime. A l'époque de la conquête française, en 1839, le port se survivait par la pêche et par un petit cabotage des produits du sol : huile, bois ou charbon. Les familles d'origine turque, qui peut-être n'avaient jamais été nombreuses, s'éteignaient lentement. On n'en comptera plus que quatre au XX^e siècle. Les pêcheurs arboraient encore un vêtement spécial avec turban et larges pantalons rayés. Ils parlaient une langue hybride, imprégnée d'Italien. Le Tombeau de Sidi Ahmed Amokran, mort vers 1800 et saint patron de Jijel, attirait, et attire toujours, les femmes qui vont y retourner

les briques mobiles du sanctuaire pour détourner la malédiction du saint contre les jalousies de leurs congénères. Dans les rues, à la veille des grandes fêtes musulmanes, deux clans d'enfants, ceux d'en bas et ceux d'en haut, les Hedma et les Seffrah, se livraient de grands combats symboliques à coups de bâton.

- 26 Bref, c'était une ville heureuse, dont le développement fut toutefois interrompu par le séisme des 21-22 août 1856.

« Dans la nuit du 21 au 22 août 1856, vers les dix heures, un bruit souterrain, semblable au roulement du tonnerre, se fit entendre, et l'on éprouva une violente secousse. La mosquée, la vieille tour génoise et plusieurs maisons s'écroulèrent. La mer se retira à une assez grande distance pour revenir aussitôt avec un mugissement formidable. La commotion dura quarante secondes. Tous les habitants se précipitèrent en dehors de leurs demeures ; il n'y eut que trois femmes et deux enfants qui périrent. Le lendemain 22, vers midi moins vingt minutes, comme chacun, reprenant confiance, rentrait dans la ville, une secousse plus forte, plus longue que celle de la veille, se fit ressentir, produisant de longues crevasses dans le sol et faisant bouillonner la mer. A cet ébranlement, accompagné de détonations souterraines, toute la ville s'écroula dans un nuage de poussière. » (Indicateur général de l'Algérie 1858, p. 454-455).

- 27 Djidjelli fut entièrement reconstruite dans les années suivantes.

BIBLIOGRAPHIE

- ALQUIER J. et P., « Tombes phéniciennes à Djidjelli », *Rev. archéol.*, 1930, p. 1-17.
- ASTRUC M., « Nouvelles fouilles à Djidjelli (Algérie) ». *Rev. Afric.*, t. LXXX, 1937, p. 199-253.
- EL BEKRI, *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. de Slane, 2^e édition, Paris, Maisonneuve, 1965, p. 167.
- CAPOT-REY R., « La politique française et le Maghreb méditerranéen, 1643-1685 », *Rev. afric.*, 1934, p. 47-62, 175-217, 426-490, 1935, p. 97-163.
- DESPOIS J. et RAYNAL P., *Géographie de l'Afrique du Nord-Ouest*, Paris, Payot, 1967, p. 162-165.
- DUFOURCQ Ch. E., *L'Espagne catalane et le Maghreb aux XIII^e et XIV^e siècles*, Paris, PUF, 1966, p. 248-249.
- HEERS J., *Gènes au XV^e siècle, activité économique et problèmes sociaux*, Paris, Hautes Études, 1966, p. 475-476.
- FERAUD Ch., « Histoire des villes de la Province de Constantine, Gigeli », *Rev. afric.*, 1870, p. 215-231.
- Ibn KHALDUN, *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, 2^e édition, Paris Geuthner, t. II, p. 56-70 et 570.
- JEAN LÉON L'AFRICAIN, édit. Epaulard, Paris, Maisonneuve, 1956, p. 361-362.
- MARCAIS G., « Les villes de la côte algérienne et la piraterie au Moyen Age », *Ann. de l'Institut. d'Etud. orient.*, 1955, p. 118-142.
- MARCAIS Ph., *Le parler arabe de Djidjelli*, Paris, Maisonneuve, 1956.
- SALAMA P., « Igilgili, vingt-trois siècles d'histoire », *El Djezaïr* n° 15, 1974.

SALAMA P., « Les voies romaines de Sitifis à Iggilili. Un exemple de politique routière approfondie », *Antiq. Afric*, 16, 1980, p. 101-134.

WATBLED E., « Expédition du Duc de Beaufort contre Djidjelli 1664 », *Rev. Afric*, 1873, p. 215-231.

YVER G., « Djidjelli », *Encyclopédie de l'Islam*, 2^e édit., 1965, p. 50.

INDEX

Mots-clés : Algérie, Antiquité, Ville